

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

Le Catholicisme chez les Romantiques

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 21, p. 228-230

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le Catholicisme chez les Romantiques ⁽¹⁾

On regarde volontiers aujourd'hui le Romantisme comme la maladie du dix-neuvième siècle. Plusieurs critiques en ont étudié les symptômes et le processus, classé et décrit les principaux cas. Une étude d'ensemble manquait pourtant au point de vue religieux. En quelques monographies saisissantes, M. A. Viatte nous présente les principaux chefs d'une école qui se réclamait du catholicisme, et qui, en moins de trente ans, s'en est fait un des adversaires les plus acharnés.

Vraiment, il est peu de spectacles aussi étranges et aussi douloureux. Au sortir de la Révolution, une vie nouvelle semble ranimer l'Eglise de France. De Maistre, de Bonald entreprennent victorieusement le Rationalisme ; Chateaubriand célèbre les bienfaits et la beauté du Catholicisme. Lamartine, Hugo, Lamennais emportent les dernières résistances et lancent l'esprit français dans cette voie nouvelle. Quelques années vont s'écouler, et c'est la grande crise de 1830 : Lamennais apostasie ; Lamartine publie « la Chute d'un Ange » ; Hugo, « Notre-Dame de Paris » ; Musset sombre dans le doute ; Georges Sand montre toute l'opposition qui sépare le Catholicisme et le Romantisme, et celui-ci s'éloigne toujours du Catholicisme, jusqu'à ce qu'il meurt de ses excès mêmes, fruits de sa doctrine.

Pourquoi donc cette évolution ? C'est que le fond même du Romantisme était aussi peu catholique que possible. Lamennais disait : « Il semble que pour être chrétien, il suffit d'être sensible ; car Rousseau lui-même est chrétien toutes les fois qu'il s'abandonne au sentiment, et ne cesse de l'être que lorsqu'il commence à raisonner. » Défiance envers la raison : le scepticisme est-il autre chose ? Et comme il devient manifeste que

(1) **Le Catholicisme chez les Romantiques**, par A. Viatte, un volume de 400 pages. — E. de Boccard, Editeur, Rue de Médecins, 1, Paris. Fr. 6.75.

sous le nom de Rationalisme, on ruinait la raison ! « On » ou plutôt le Sentiment, qui réagissait violemment contre la tendance exagérée des Encyclopédistes.

Voilà, en dernière analyse, l'origine trouble et morbide du Romantisme : un sentiment impérieux, difficile à manier, auquel on a enlevé le maître qui contenait ses excès. Et d'abord, il prend possession de tous les domaines : pour de Bonald, les plus grandes vérités sont les « vérités d'instinct » ; leur critère, pour Lamennais, sera le consentement universel basé sur le sens commun ; Chateaubriand prouvera Dieu par notre besoin d'infini — entendez : le besoin de sensations enivrantes, vagues. Il ne veut rien de réel, de positif. Son Dieu ressemble fort peu au Dieu des chrétiens. Voyez plutôt : « l'âme, dit-il, ne se plonge dans la Divinité que parce que cette Divinité est pleine de ténèbres, *Deus absconditus*. Si elle en obtenait une vue claire et distincte, elle le dédaignerait comme tous les objets qu'elle mesure ». Voici un autre aspect de ce besoin d'infini : le mal du siècle. Connaissez-vous « René » ? Il aspire à toutes les chimères, à toutes les voluptés impossibles. Il ne peut être satisfait, et comme il souffre de ne les point posséder, il prend plaisir à se tourmenter lui-même et il entretient son tourment. En vérité, il n'est pas tant entiché du monde que de son « moi » qu'il aimerait sentir palpiter et se briser d'émotions toujours nouvelles et sans cesse renaissantes.

On voit d'ici tous les excès où devait mener cet état d'âme des débuts du Romantisme. D'ailleurs, rien n'arriva que ce qui devait arriver. Chateaubriand lui-même se retint à grand'peine sur la pente où glissèrent ses successeurs. Hugo chanta l'amour idéal de la beauté, puis l'amour tout court ; Nodier s'insurgea contre la morale ; la religion de Georges Sand fut un humanitarisme sans loi ; celle de Lamartine, un vague panthéisme. Musset, Sainte-Beuve, Baudelaire chantèrent l'amour, l'épanouissement du « moi » dans la débauche, et l'on en vint « à des sophismes anti-sociaux et à des corruptions morales. » C'est bien là le résultat le plus clair de tous ces rêves creux d'où l'on avait banni la discipline, la raison ; « car la raison, c'est la règle, et lorsqu'on se

« passe de la règle, on aboutit tôt ou tard à l'anarchie. »

Anarchie dans les facultés de l'homme, indiscipline des sens, le sentiment fait roi : voilà l'essence du Romantisme. Il ne s'est pas souvenu que, l'homme, étant un animal raisonnable, son intelligence, par laquelle il est souverain de la création visible, doit dominer sur les autres facultés, sous peine qu'il déchoie de son rang. Bien plus, il a méconnu ce point important que la condition primordiale d'une action efficace de l'intelligence, c'est une vérité possédée, une certitude. En d'autres termes, une foi est nécessaire à parfaire la nature humaine dans son intégrité. Nulle autre cause de la grandeur de notre dix-septième siècle qui réalisa si pleinement l'harmonie en l'homme, sans l'ombre d'un déséquilibre, toutes choses étant soigneusement à leur place.

Et les nations, je crois, sont soumises à des lois analogues à celles qui régissent les individus. Leur passé, leurs traditions leur ont tracé une voie, hors laquelle elles perdent force et vie. Et cela aussi, les Romantiques l'ont méconnu : sous prétexte de renouveler la France, ils l'ont inondée des littératures anglaise et allemande. Non que celles-ci, en ce qu'elles avaient d'humain, n'eussent pu être assimilées à l'esprit français, sans lui nuire ; mais, avec elles, pénétrait un principe essentiellement destructeur : le Protestantisme. Ils n'ont point vu, les Romantiques, que la résistance de la France à la Réforme, que l'affirmation de son union indissoluble avec le catholicisme, avait eu pour fruit, quelques cents ans plus tard, l'esprit classique français, « ce chef-d'œuvre de toutes les mentalités humaines ». « L'esprit français, en effet, est synthèse, comme l'esprit catholique ; tous deux savent qu'il ne faut rien nier des facultés de l'âme humaine, et c'est pourquoi, tous deux, plus qu'aucune autre nation ou qu'aucune autre religion, sont doués d'une vitalité et d'une force d'expansion indestructibles, parce qu'ils sont universels, et que leurs intérêts s'identifient avec ceux de l'humanité. »

Norbert VIATTE, Phys.